



Le montage de l'exposition
« La **force** de l'art 02 »
au Grand Palais.
PHILIPPE GROLLIER/TEMPS MACHINE
POUR « LE MONDE »

La force de l'art », avec son titre musclé, vindicatif, veut montrer au public, notamment celui qui fréquente peu les lieux de la création, combien l'art qui se fait en France est de qualité. Autant qu'aux États-Unis, en Grande-Bretagne ou en Allemagne, trois pays en pointe en la matière. Cette manifestation du ministère de la culture, dont c'est la deuxième édition, réunit jusqu'au 1^{er} juin sous l'immense nef de verre du Grand Palais – un lieu propre à attirer les foules –, 33 projets, dont beaucoup réalisés pour l'occasion, venant de 43 artistes plutôt jeunes. Six autres artistes, plus connus, comme Daniel Buren ou Annette Messager, investissent d'autres lieux phares de la capitale.

La délicate sélection des œuvres a été confiée à Jean-Louis Froment, qui avait fondé en 1973 un lieu pionnier de l'art, le CAPC de Bordeaux, le critique et écrivain Jean-Yves Jouannais, ancien rédacteur en chef de la revue *Art Press*, et Didier Ottinger, conservateur au Centre Pompidou. Ils se sont adjoint l'architecte Philippe Rahm, qui a effectué la difficile mise en espace que

représente une exposition de groupe sous la verrière du Grand Palais.

La première « Force de l'art », en mai 2006, avait été voulue par le premier ministre de l'époque, Dominique de Villepin, un amateur de peinture, qui avait annoncé son désir de « refaire de la France l'un des foyers les plus vivants de la création ». Elle a été rapidement baptisée « expo Villepin » : on a pu y voir un gigantesque portrait du premier ministre par l'artiste d'origine chinoise Yan Pei Ming, et le peintre Gérard Fromanger, l'un des artistes invités, avait refusé de participer à ce qu'il estimait être une instrumentalisation politique de l'art. La précipitation dans l'organisation – moins de six mois – avait conduit à des dépassements budgétaires et des jongleries comptables relevées en leur temps par le ministère de la culture lui-même.

Surtout, « La force de l'art » fut dénoncée comme franchouillarde, ou nationaliste. Pourtant, elle est venue combler un trou béant. Les grands pays de l'art défendent leurs artistes. Londres s'enorgueillit d'un musée (la Tate Britain) et d'un prix (le Turner Prize) exclusivement réservés aux artis-

tes travaillant en Grande-Bretagne, comme d'une Triennale longtemps faite pour les seuls Anglais. New York a son musée national (le Whitney), qui produit également une biennale sauf exception réservée à ses concitoyens. New York a encore le Musée d'art moderne (MoMA), dont l'extension contemporaine, le PS1, montre dans ses expositions quinquennales les artistes vivant dans la Grosse Pomme.

Masochisme bien français

Le « Monsieur art » du ministère de la culture, Olivier Kaepplin, qui militait pour que la France conçoive une telle manifestation, se souvient : « J'ai été traité de tous les noms parce que je disais qu'être international, ce n'est pas seulement bien connaître la scène extérieure, mais aussi faire connaître nos artistes à l'étranger. » Du reste, nombre de spécialistes étrangers ne comprenaient pas ce masochisme bien français, ajoutant de façon imparable : « Pourquoi devrions-nous exposer des artistes français si les musées en France ne le font pas ? »

La plupart des griefs faits à la première édition devraient tomber avec la deuxième.

On ne parle plus d'« expo Villepin ». Le budget, qui n'est pas différent du premier, avec 4 millions d'euros, est mieux maîtrisé, et un tiers environ provient du mécénat. « La force de l'art 02 » s'annonce surtout moins disparate, avec 33 artistes invités contre 350 en 2006 ! Une nouvelle polémique couve pourtant, concernant cette fois-ci la très faible place réservée aux femmes.

Dernier point. L'exposition s'achève le 1^{er} juin, soit quelques jours avant que n'ouvrent deux rendez-vous incontournables de l'art mondial : la Biennale de Venise (7 juin) et la Foire de Bâle (10 juin). Toute la planète art migrera en Europe pour l'occasion. Pourquoi « La force de l'art 02 », qui entend aussi valoriser les artistes français auprès des étrangers, ne reste pas ouverte dix jours de plus ? Jean-Louis Froment, qui dit avoir tout tenté pour modifier ce calendrier, en est le premier mortifié : « L'art contemporain s'est trouvé pris en otage par un système de communication des institutions. Il y a là une indifférence au monde extérieur et au timing international de l'art. » ■

Harry Bellet et Philippe Dagen

Ils sont 33 invités sous la verrière du Grand Palais. Echantillonnage subjectif

Sept artistes se racontent

Les 33 œuvres réunies au Grand Palais constituent un panorama de la création actuelle en France. L'accent est fortement mis sur la jeunesse – beaucoup d'artistes sont nés dans les années 1970 – sans que s'affirme pour autant une tendance. Jean-Louis Froment, un des commissaires, confirme : « Nous n'avons pas eu l'intention de dégager une ligne ou de donner l'impression d'un groupe. L'exposition est dégagée de tout récit et thématique : chaque œuvre doit libérer tout ce qu'elle contient ».

La première impression est en effet celle d'une diversité extrême des objets, de l'appartement découpé à la tronçonneuse dans le sens de la hauteur et noyé sous le gluco-se par Grout et Mazeas – désastre loufoque – à la sculpture de verre de Pascal Convert – chef d'œuvre sobre et silencieux. Les deux pièces sont voisines néanmoins et le visiteur doit aller sans cesse de contraste en contraste, de motif en motif, de tonalité en tonalité. « Nous avons réfléchi avec les artistes à l'espace idéal pour chacun d'eux », explique Jean-Louis Froment. Le visiteur circule donc sur un sol blanc d'une boîte blanche et close à une autre boîte blanche et close. Fabien Verschaere pousse cette logique : « un artiste/un espace » a son comble en enfermant ses travaux dans un container écarlate qu'il a tagué. Quelques-uns ont quand même pris le risque de sortir des boîtes et de s'installer entre elles. Michel Blazy, Gilles Barbier, Wang Du, Grout et Mazeas : « Le parcours est comme une suite d'haikus », ajoute Froment.

Cette métaphore poétique est en elle-même un indice de l'une des constantes de l'exposition, la forte présence de la littérature dans bien des œuvres. Choix délibéré, affirme Froment : « On reproche à l'art français, surtout à

l'étranger, d'être trop intellectuel. Très bien. Appuyons sur ce champignon et voyons où cela nous conduit : telle a été notre idée. Les œuvres nous ont aidés. La présence de la littérature est venue à la surface du projet, au-delà même de ce que nous attendions ». Les exemples sont nombreux. Veronique Aubouy avec ses lectures de Proust, Jean-Baptiste Ganne dans son travail sur le *Capital* et sur *Don Quichotte*, Julien Previoux avec sa « bibliothèque ». Reste à espérer que la complexité de certains travaux ne déconcerte pas trop les visiteurs.

Un autre facteur de cohérence tient aux méthodes de travail. Ce que signale Froment : « Tanc et Vincent, Giraud et Sibony, Grout et Mazeas travaillent à plusieurs. Je pense que les modèles des groupes musicaux et des équipes de cinéma produisent leurs effets dans les arts plastiques. Par ailleurs, de plus en plus d'artistes souhaitent associer d'autres pratiques à la leur – un danseur de claquettes pour Bons Achour, un écrivain pour Frédérique Loutz ».

Les installations aux dimensions de chaque « maison » dominent, de sorte que des modes d'expression dominants dans l'art actuel tel qu'il se montre dans les galeries et les foires sont peu présents, sinon même absents. Pas de photographie, très peu de vidéo, à peine plus de peinture. Ce que reconnaît Froment : « J'ai un regret, du côté de la peinture. Je suis convaincu que la présence de Robert Combas aurait été précieuse. Avec le temps, son œuvre me paraît s'imposer d'une façon de plus en plus évidente ».

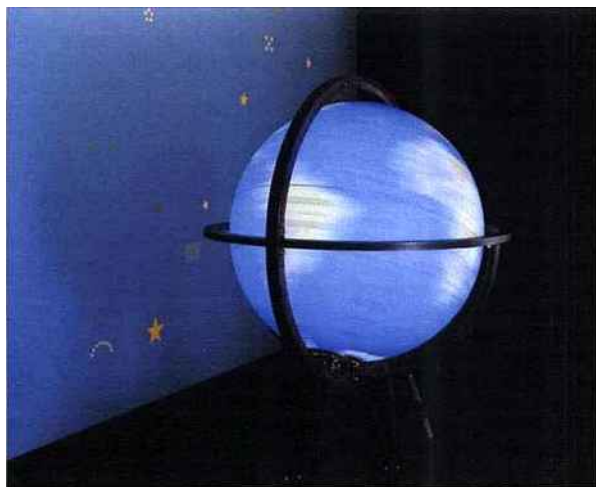
Parmi les artistes invités, nous en avons choisi sept moins une anthologie qu'un échantillon représentatif des engagements, des expressions et des préoccupations de la génération d'artistes actuels à laquelle : « La force de l'art » permet de se trouver en pleine lumière. ♪

Philippe Dagen

Fayçal Baghriche Renversement et effacement

Voilà une des belles découvertes de « La force de l'art 02 ». Encore peu exposé, Fayçal Baghriche est sorti de l'école d'art de la Villa Arson, à Nice, en 1997. Avant de partir à Paris, à la Nuit blanche en 2002, ou d'exposer à l'espace Blank aux cotes de Claude Levêque, ce jeune homme d'origine algérienne, né en 1972, a fait une entrée discrète dans le milieu de l'art. Il a simulé une malaise lors de l'une des FIAC, jusqu'à s'effondrer au sol. Cette performance est à la mesure de son travail, qu'il développe aujourd'hui dans le squat parisien la Villa, près de République, après être passé par quelques jobs dans le multimedia.

C'est la tragédie du 11 septembre 2001 qui le ramène vers l'art, « comme la nécessité



de donner sens à sa vie ». Il imagine alors une image où la Kaaba se voit transformée en gratte ciel noir. Réflexion sur l'abstraction dans l'islam en écho au minimalisme américain, et métaphore surtout de son bouleversement. Hanté par les motifs de la chute, de la destruction, de la solitude, il réalise des vidéos modestes, mais hilarantes. On le voit offrir de l'argent à des gens dans le métro (personne n'accepte), ou poser dans un Paris qui marche à l'envers, grâce à une inversion du sens du film.

Sa rhétorique est simple : transformation, disparition, renversement. C'est ainsi qu'il reproduit la photographie du *Saut dans le vide*, d'Yves Klein, mais sans Klein,

se questionnant sur « l'impossibilité d'un art héroïque aujourd'hui ».

Pour « La force de l'art 02 », il réalise deux pièces nouvelles. L'une est une peinture murale, inspirée par ces pages rassemblant les drapeaux du monde que l'on trouve dans les dictionnaires. Fayçal Baghriche efface les motifs et couleurs pour ne garder que les étoiles, dessinant ainsi une absente constellation géopolitique. L'autre consiste en un gros globe terrestre, que l'artiste fait tourner à toute vitesse sur lui-même, jusqu'à ce que les pays s'effacent. Face à face, deux représentations du monde, par un de ses humbles citoyens.

Emmanuelle Lequeux

Gilles Barbier Pouvoir « feuilleter » son travail

On a pu voir sa « Mega-maquette » lors de l'inauguration, en 2008, de l'espace de Claude-Berri dans le Marais, ou une belle exposition, presque retrospective, au Carré d'art de Nîmes en 2006. Mais, à 43 ans, Gilles Barbier n'a pas encore bénéficié d'une exposition dans un musée parisien. Pourtant, c'est la seconde fois qu'il participe à « La force de l'art ». La première ne lui a pas laissé un grand souvenir : « Un commissaire a choisi un truc dans le catalogue, sans discussion. On m'avait collé sur un mur sans me demander mon avis, avec d'autres gens parce que ça dialogue. Je n'étais pas allé au vernissage ni même voir l'expo, tant ça m'avait dégoûté ».

Sa deuxième expérience s'est mieux passée. Puisque les commissaires de l'exposition avaient pour mission de « promouvoir l'art français, ils ont pensé à recruter des artistes – être trop littéraire par exemple, ou pas assez monumental – et de les prendre pour point de départ et d'en faire la meilleure exposition possible. Pour montrer qu'être trop littéraire, ce n'était pas un problème en soi ».

Et quoi de plus littéraire que de recopier, comme le fait Barbier, le dictionnaire ? Les pages du Larousse de 1966, illustrations comprises, avec, le cas échéant, ses errata. « J'ai commencé en partant du début et dans l'ordre, sans jamais rien omettre des mots, de leur définition et des images associées, sur des feuilles de 215 x 215 cm », précisait-il dans le catalogue de Nîmes.

À Paris, il montre ses dessins noirs, où la ligne est constituée par le blanc du papier laissé en réserve. Mais l'originalité de la chose tient aussi au dispositif qu'il a imaginé pour les exposer. Des tourniquets de 4 mètres par 8. « Le projet final prévoit quatre tourniquets. Chacun tourne à une vitesse particulière. Un mouvement lent, puis que ça fait un tour en vingt minutes. Un spectateur placé au milieu, s'il a la patience d'attendre, verra ainsi plusieurs accrochages différents ».

Au Grand Palais, il n'y aura qu'un de ces tourniquets, avec 48 dessins dessus. Le visiteur en suivra la rotation. Le temps qu'il veut le contournera au besoin, avant « de

prendre littéralement la tangente, pour aller voir le reste de l'exposition. Mais on ne sait pas où, ni comment. C'est aléatoire, cela dépend du moment où on en a assez de suivre le dessin. J'appelle ça un distributeur de trajectoires. J'aurais souhaité l'intégrer dans les circulations prévues par l'architecture mais cela leur a semblé un peu compliqué ». Cet amoureux de BD, qui utilise les bulles ou les phylactères dans ses dessins, veut que l'on puisse « feuilleter » son travail « comme on feuillette un livre ».

Harry Bellet

Stéphane Calais Un labyrinthe de sens

Dessinateur virtuose, Stéphane Calais est aussi l'un des artistes les plus cultivés de sa génération. Pour apprécier son art fait de dessins, installations et objets, mieux vaut pouvoir en percevoir les mille strates. Calais les entremêle avec délice. Chacune de ses œuvres est un labyrinthe de sens, et c'est particulièrement vrai pour le projet qu'il montre au Grand Palais, après l'avoir exposé au Credac d'Ivry-sur-Seine à l'automne 2008.

Il s'agit d'une cabane grandeur nature, explosée comme à coups de hache, et entourée de dessins. Elle a été inspirée par Bruno Schultz, que Calais classe au sein de son « panthéon de dessinateurs fétiches ». Sous le III^e Reich, cet artiste juif, connu pour ses œuvres à tendance sadomasochiste, est contraint par un officier nazi à travailler pour lui. Il réalise alors, notamment, des fresques pour une chambre d'enfant. On les croyait disparues, mais elles ont été redécouvertes récemment, et sont désormais exposées au Memorial de Yad Vashem, à Jérusalem.

« Ces dessins muraux représentent un univers de conte de fées à la sauce schultzienne. Le roi est l'officier SS et les autres personnages ont le visage des habitants du ghetto », raconte Stéphane Calais. C'est un témoignage exceptionnel sur l'extermination. Mais pour moi, qui travaille à ce projet depuis trois ans, l'impossibilité de voir ces fragments a été déterminante. J'ai fait de cette chambre un leurre, une mise en scène basée sur la maison-piège d'Hansel et Gretel. La détruire ensuite en rajoutant dans le côté dramatique, dans la vocifération. Autour de la maison, des dessins s'inspirent directement des scènes de « domination féminine et de masochisme masculin » qui ont fait passer Schultz à la postérité.

« Ce projet est un vrai moment charnière pour moi, poursuit l'artiste, il est comme un passage à la nature adulte de mon travail. L'apogée de mes interrogations sur l'image, et sur la façon dont on gère l'histoire, la petite entremêlée à la grande, une tentative de représenter l'irreprésentable ».

E. L.

Damien Deroubaix « Me frotter à la verrière »

A 36 ans, Damien Deroubaix, qui vit à Berlin, est peu connu en France « *Il y a ici une allergie à la peinture*, dit-il pour expliquer son exil en Allemagne *Surtout quand elle ne va pas bien avec les rideaux Je n'en pouvais plus du milieu parisien* » Il y a exposé cependant déjà, en commençant par des lieux alternatifs comme Glassbox à Paris, ou d'autres en province, jusqu'à pouvoir montrer son travail dans un « vrai » musée, celui de Strasbourg C'est son responsable d'alors, Fabrice Hergott, qui le met en contact avec la galeriste parisienne Fabienne Leclerc, chez qui il expose depuis 2003 et qui présente (6, rue du Pont de-Lodi, Paris 6^e) un ensemble de son travail à l'occasion de « La force de l'art »

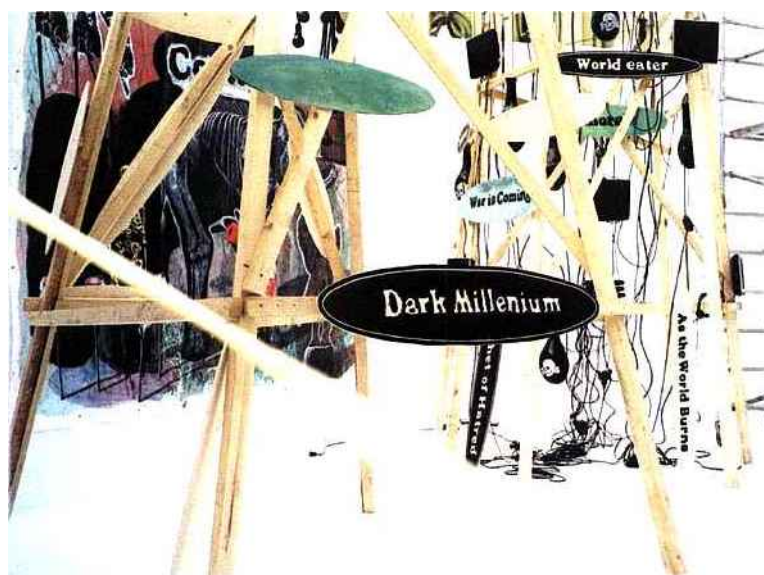
Sa peinture ou ses sculptures n'ont rien d'immédiatement séduisant on est plutôt dans le registre des danses macabres de la fin du Moyen Age, une période qu'il affectionne, et surtout dans les écoles du Nord « *Grunewald, Bruegel, Holbein, quand je peins, ils sont tous derrière mon épaule Faut être à la hauteur ou au*

moins se frotter à ça » Mais il avoue aussi son intérêt pour Otto Dix et la Nouvelle Objectivité, les dadaïstes berlinois, Beckmann, Francis Bacon, et David Hockney

Tôt, il a été confronté à d'autres parmi ses aînés Felicien Rops, entre autres, dans l'exposition « Les fleurs du mal », chez Cueto Project à New York, Raymond Pettibon ou Lawrence Wiener dans une autre exposition de groupe consacrée aux rapports entre les mots et les images, par le Musée de Saint-Gall, en Suisse C'est dans ce même pays qu'il a aussi vécu une belle histoire, comme au cinéma « *Pour sa première participation à la Foire de Bale, ma galène luxembourgeoise Nosbaum & Reding voit arriver une espèce de dandy qui dit "J'achète tout" Et il a tout pris* » L'homme agissant pour la Fondation Judith Rothschild, qui a constitué une collection de 2 500 œuvres sur papier qu'elle a offerte au MoMA de New York Lequel possède désormais huit Deroubaix

Figurant parmi les nommés du prix Marcel-Duchamp, préparant une exposition personnelle qui doit tourner dans des musées allemands et suisses, il est un des rares artistes de « La force de l'art » à n'avoir pas voulu que son espace soit plafonné ni tendu d'un dais pour, dit-il, se « *frotter à la verrière* » Les pieds sur terre, mais la tête dans les nuages

Ha. B.



Frédérique Loutz « Ce que je cherche est de l'ordre de la surprise »

Très vite, Frédérique Loutz, née en 1974, a été reconnue pour ses exceptionnelles qualités de dessinatrice et ses inventions fantasmagoriques et inquiétantes Après avoir longtemps eu pour tout atelier son très petit appartement de Clichy, elle a séjourné un an à la Villa Medicis Elle y partait, dit-elle aujourd'hui, pour « *aller vers la peinture* », mais la splendeur des paysages et de la peinture italiens l'a alors détournée de ce projet Depuis l'an dernier, de retour de Rome, elle vit à Berlin où « *la grisaille de la ville* » a fait ressurgir la couleur dans son travail

Cela se vérifie dans les grandes œuvres sur papier qu'elle montre au Grand Palais, et qui pour la plupart ont été faites à Berlin L'espace dont elle dispose l'a déterminée à transformer son projet initial « *J'avais prévu de montrer beaucoup plus de dessins, mais j'ai préféré changer Couvrir un des murs d'un papier peint avec un motif répété me permet d'ouvrir le dessin et de construire un univers tangible, ou les mots et les sons sont aussi essentiels* »

Cet univers a pour protagonistes Phèdre, Icare et le Vilain Petit Canard « *Mais je ne raconte pas des histoires et ce ne sont pas non plus des tableaux d'histoire Ce que je cherche est de l'ordre de la surprise*

En haut : Julien Prévieux, « La Totalité des propositions vraies (avant) », 2008-2009. YANNICK LABROUSSE/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

A gauche : Damien Deroubaix, « Derick », 2009 ; derrière, « Contrôle », 2008. PHILIPPE GROLLIER/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

A droite : Frédérique Loutz, « La Vierge à l'enfant », 2007, encre de Chine sur papier. DR

des éléments très reconnaissables en eux-mêmes, mais dont l'association surprend » Il ne fait aucun doute que Frédéric Loutz y parvient. Même quand les titres suggèrent une référence dans l'histoire de l'art, *Les Ambassadeurs*, d'Holbein, ou *La Mort de Sardanapale*, de Delacroix, l'œuvre est très loin de la citation ou de l'hommage. Tracées à la plume, des figures qui peuvent être humaines, végétales ou indescriptibles s'efforcent de prendre possession de l'espace. Mais des zones colorées de plus en plus intenses et denses les empêchent de se rejoindre et s'étendent de plus en plus sur le papier, déconcertantes autant pour le regard que pour l'interprétation.

Quelle est la part des obsessions personnelles, celle de la sexualité, celle d'une sorte de dessin automatique et inconscient ? Ce sont des questions auxquelles l'artiste ne répond pas. Elle préfère même plutôt en rire. ■

Ph. D.

Julien Prévieux Le bibliothécaire des « savoirs périmés »

Après avoir été tenté par les écoles de commerce et la biologie, Julien Prévieux, 35 ans, a cédé à son penchant pour la liberté et le doute. En 2000, las d'adresser à des employeurs distraits des lettres de motivation inutiles, il a décidé d'inverser le processus. Reperant dans la presse des annonces d'emploi, il a commencé à y répondre par des « lettres de non-motivation » dans lesquelles il exposait les raisons générales et particulières pour lesquelles il ne se portait pas candidat au poste proposé. Assez vite, il a reçu des réponses de sociétés que ce procédé avait assez inquiétées pour qu'elles décident de s'expliquer. « C'est devenu une véritable activité d'écriture, d'autant que, souvent, le texte des annonces est lui-même très pense ».

C'est devenu aussi, jusqu'en 2007, l'une des deux principales activités de Prévieux, l'autre étant de présenter sous la forme de diagrammes hermétiques les théories des économistes, depuis la fondation de cette science jusqu'à aujourd'hui.

On retrouve ce goût pour les diagrammes dans son installation au Grand Palais collés aux murs, ils accompagnent un étrange meuble circulaire chargé de livres et éclairé par une non moins étrange lampe ronde – inspirée, dit l'artiste, des décors de la salle des généraux dans *Le Docteur Folamour* de Kubrick.

Les livres, ce sont ceux de sa « bibliothèque des savoirs périmés ». « Je récupère auprès de bibliothèques des livres qui ne sont plus lus parce qu'ils exposent des savoirs obsolètes. Il y a ceux qui traitaient de techniques abandonnées, en informatique par exemple, les dictionnaires du "parler jeune" des années 1980, les manuels de savoir vivre. Et il y a le département des livres de prospective, qui, dans les années 1950 et 1960, décrivaient le monde des années 2000 des ouvrages très sérieux, des classiques et d'autres plus loufoques ».

Ce n'est pas tant leurs erreurs, inévitables, qui l'intéressent, que « le léger décalage » entre ce qui était attendu et ce qui est arrivé. « Ces prévisions touchent à côté, mais pas de beaucoup. J'y trouve une forme de poésie, celle d'une enclave temporelle : le futur du passé qui ne s'est jamais produit survit dans notre présent ».

Ph. D.

« Créer un désordre comme une étoile filante »

Bertrand Lavier
investit la tour Eiffel pour
en modifier l'éclairage

En tant qu'artiste invité dans le cadre de « La force de l'art », vous vous attaquez à la tour Eiffel et à son éclairage. Comment l'idée vous est-elle venue ?

Cela fait longtemps que j'ai ce projet dans mes cartons. L'idée m'était venue un soir, en sortant d'un restaurant et en regardant la tour scintiller. Autant

c'est une belle idée que de la faire clignoter ainsi, autant la faire clignoter à chaque heure, c'est la transformer en une horloge géante. Elle en deviendrait même angoissante. Il n'y a aucune concordance poétique entre le scintillement ludique des lumières et cette régularité d'un coucou suisse qui permettrait de régler les montres.

Et donc vous voulez le dérégler ?

Je pensais que ce serait simple et peu coûteux, comme de changer l'heure d'une pendule. Mais c'est un logiciel qui régule les cinq minutes de scintillement par heure de la tour Eiffel – avant c'était dix minutes, mais elles ont été réduites de moitié par souci d'économie. Il a donc fallu concevoir un autre logiciel, qui fragmente et place de façon aléatoire les cinq minutes de scintillement en les divisant en instants repartis sur l'heure de façon imprévisible – et cela sur les cinq heures quotidiennes d'éclairage de la tour, de 21 heures à 2 heures du matin.

A-t-il été difficile de convaincre les responsables de la Tour ?

J'avais déjà proposé ce projet il y a plusieurs années pour une Nuit blanche et il avait été refusé. « Aucun intérêt », m'avait-on répondu à l'époque. Je pensais donc qu'il ne serait jamais réalisé – et j'ai sauté sur l'occasion inespérée que m'offrait « La force de l'art ».

En fait, il y a deux sortes de lumières nocturnes. La Lune et les comètes se montrent à date fixe, qu'il est possible de calculer et qui le sont depuis longtemps. Et puis il y a les étoiles filantes, dont on ne sait pas quand elles apparaissent. Or il me semble que les étoiles filantes sont bien plus frappantes pour l'imagination, et que l'on se souvient bien plus fortement d'elles. Mon scintillement aléatoire, ce sont des étoiles filantes. Je crois que c'est cet argument des étoiles filantes qui a convaincu mes interlocuteurs.

L'aléatoire est une notion qui vous attire ?

Oui. J'avais déjà joué avec elle pour *Mirage*, l'installation que j'ai conçue pour la ligne de tramway à la poterne des Peupliers : des palmiers factices qui surgissent une fois par heure, sans que l'on sache quand. J'aime l'idée qu'un passager quotidien du tramway puisse les guetter et ne jamais les voir – ou être pris à l'improviste par leur apparition.

Avec la tour Eiffel, c'est le même rêve : introduire un peu de désordre et de légèreté dans le monde si ordonné et si pesant dans lequel nous vivons. ■

Propos recueillis par Philippe Dagen



En haut : Fayçal Baghriche, « Souvenir », 2008 ; à l'arrière-plan, « Epuration élective », 2004. YANNICK

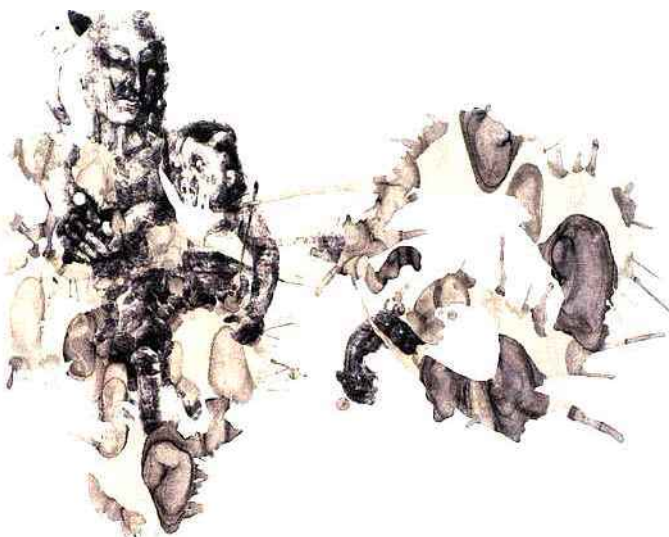
LABROUSSE/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

A gauche : Stéphane Calais, « La Chambre de Schulz », 2007-2008.

PHILIPPE GROLLIER/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

A droite : Gilles Barbier, « Tourniquet », 2008-2009, 48 gouaches sur papier. YANNICK

LABROUSSE/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »





Nombre de créations artistiques ne pourraient voir le jour sans un soutien de l'Etat ou d'une galerie privée

Comment se finance une œuvre



Montage de l'œuvre de Michel Blazy « Le Passage », 2009, une installation aux contenus et aux dimensions variables. A l'arrière-plan à gauche, « La Molaière grignotée par les souris » et « Bacon Tree ». PHILIPPE GROILLIER/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

La force de l'art français, c'est sa capacité de production. Trouver des financements afin de pouvoir réaliser des œuvres coûteuses. En 2000, lors de la prestigieuse Foire de Bâle, en Suisse, les artistes travaillant dans l'Hexagone étaient – une fois n'est pas coutume – surreprésentés dans la section, nouvellement créée, qui était dévolue à l'art monumental, « Art unlimited ». Parce que réaliser ce type de travaux suppose des budgets conséquents. A cette époque, les galeries et marchands n'étaient pas coutumiers du fait. La France, au contraire, avec notamment son ministère de la culture et son réseau de centres d'art publics, qui n'hésite pas à investir dans l'aide à la fabrication des œuvres des artistes qu'ils veulent exposer, avait en la matière une longueur d'avance.

En France, les aides publiques à la production d'une œuvre sont très variables, grosso modo de 5 000 à 100 000 euros. « La moyenne se trouve autour de 15 000 euros », dit un marchand. Nombre d'artistes et d'œuvres qui figurent dans « La force de l'art 02 » ont bénéficié de ce système de soutien public.

C'est une particularité qui étonne – ou agace – hors de nos frontières. D'aucuns pesteront contre cet art subventionné. Il ne date pourtant pas d'hier : lorsque David exposa en 1798 son grand tableau des Sabi-

nes, il le fit de manière privée, avec un droit d'entrée dont les montants lui revenaient. La République, bonne fille, finançant les travaux de réfection de la salle du Louvre où l'exposition avait lieu, assumait les frais de gardiennage et donna 4 000 francs, une somme considérable à l'époque, au peintre pour qu'il puisse encadrer son tableau.

Le financement public des œuvres est, il est vrai, plus intense et structuré de nos jours qu'au XIX^e siècle. Aujourd'hui aussi, les galeries – des entreprises privées – financent parfois la production. Gilles Barbier finance lui-même l'encadrement des 48 dessins qu'il montre à « La force de l'art ». Ou plutôt à compte et demi avec son marchand, la galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois : c'est qu'il y en a tout de même pour environ 35 000 euros de vitres, de baguettes et de maries-louises ! A quoi il faut ajouter le salaire des assistants : « S'il faut tout seul avec ses petites mains toutes les gouaches, il en a pour trois ans ! », explique Georges-Philippe Vallois. Donc, il a quatre assistants à l'année. C'est un budget d'environ 1 000 euros par gouache, en plus de l'encadrement. On arrive à environ 70 000 euros de coût de production. La galerie assume 55 % des frais, Gilles le reste. »

Sans oublier le tourniquet géant sur lequel l'artiste a désiré accrocher ses œuvres. Cette partie est financée sur le budget de l'exposition, pour un montant d'en-

viron 15 000 euros. « J'ai eu des discussions techniques avec Marc Sanchez, le régisseur, dit Barbier. Il m'a trouvé des ingénieurs et un fabricant pour le tourniquet, et les a payés. » Marc Sanchez est un peu plus qu'un régisseur, ou alors le métier est plus complexe qu'on ne l'imagine : son rôle est de faciliter la vie des exposants, tout en ménageant les deniers de l'Etat et la sécurité du public. « On ne s'en aperçoit pas nécessairement, mais 48 dessins encadrés de Barbier, cela pèse 2 tonnes ! Le tout posé sur une structure qui pivote en permanence sur un mât central animé par un moteur. Il a fallu une étude d'ingénieur, ne serait-ce que pour éviter les accidents », explique-t-il.

Pas logés à la même enseigne

Barbier aimerait conserver le mécanisme après l'exposition. Est-ce possible, s'il a été payé avec des fonds publics ? Oui, sous certaines réserves, dit Marc Sanchez. « En cas de vente, l'artiste nous rembourse nos frais de production, hors ceux du montage et des coûts de personnel. Il y a toutefois une limite dans le temps : au bout d'un certain nombre d'années sans qu'une cession intervienne, nous libérons l'artiste de sa dette. »

Tous les artistes ne sont pas logés à la même enseigne, selon Marc Sanchez. Certains ne sont pas assez cotés pour espérer obtenir de leurs œuvres beaucoup plus que le prix de revient. Dans ce cas, le montant du reversement à l'Etat peut ne représenter

qu'un pourcentage des sommes engagées, pour que l'artiste ne soit pas réduit à la portion congrue.

Tous les artistes n'ont pas les mêmes besoins. Certaines œuvres existent déjà, d'autres ont été créées pour « La force de l'art 02 ». « A chaque fois que je rencontrais les artistes, ils me demandaient combien... », sourit Marc Sanchez. Moi, je ne leur parlais pas de budget, mais de projet. En fonction du leur, je m'adaptais : un financement, ça se construit. »

Certains n'auraient jamais pu réaliser des œuvres aussi ambitieuses sans cela. Pas assez connus, pas assez soutenus par une galerie suffisamment puissante. On assiste alors à de subtils montages : « Pour l'installation de Gentil Garçon, nous avons décidé de l'acquérir au titre de la commande publique. Le prix d'achat versé par l'Etat est de l'ordre de 60 000 euros. Mais c'était insuffisant pour la réaliser. Nous avons trouvé environ 15 000 euros de mécénat, et l'artiste lui-même s'est débrouillé pour obtenir une subvention de la ville de Lyon et de la région. » Au final, l'Etat devient donc propriétaire d'une œuvre dont la fabrication excède de beaucoup le prix de vente. L'artiste pourrait se sentir grugé. « Pas du tout, plaide Marc Sanchez. Il n'aurait jamais pu la réaliser autrement. Il est exposé au Grand Palais, et entrera dans les collections d'un musée. Il est ravi. »

Harry Bellet

Un budget lourd et complexe en temps de crise Du bois au champagne, le mécénat de compétence domine

Forte d'un budget de 4 millions d'euros, « La force de l'art 02 » fait l'objet d'un montage financier sophistiqué, comme toutes les grosses expositions. En moyenne, une centaine de personnes ont travaillé trois ans sur le projet, et 350 s'activaient pendant les deux semaines de montage. La ministre de la culture Christine Albanel a annoncé que le ministère contribuait à hauteur de 3 millions. A charge pour les trois coproducteurs de la manifestation (la Réunion des musées nationaux qui gère le Grand Palais ; le Centre national des arts plastiques ; l'établissement public Grand Palais) de trouver des financements privés afin de compléter le budget.

Les recettes escomptées de la billetterie

se montent à 800 000 euros. Pour cela, il faut 200 000 visiteurs, dont 70 % qui paient, entre 4 et 6 euros. Ces prévisions sont optimistes. La première « Force de l'art », il y a trois ans, n'avait rassemblé que 135 000 visiteurs, déjà au Grand Palais. Les six soirées « privées », qui permettent à un client de disposer de l'espace contre paiement, devraient rapporter entre 30 000 et 45 000 euros chacune, pour un total de 200 000 euros.

Concerts annulés

Mais en cette période de crise, il est plus difficile que jamais d'attirer les mécènes. Environ 1 million d'euros de partenariat a pourtant été trouvé par les différents opérateurs. Certains mécènes offrent de l'argent sonnante et trébuchant, comme la ban-

que ABN Amro, qui soutient déjà « Monumenta » au Grand Palais, ainsi que la société LVMH, support de nombreuses expositions.

Mais la plupart des entreprises offrent désormais du mécénat de compétences, équivalant chaque fois à plusieurs dizaines de milliers d'euros, voire plus : Izoroy fournit 3 500 m³ de bois pour réaliser la scénographie, qu'Invia réalise gracieusement ; Moroso offre le mobilier du salon et de la restauration, BRM celui de la librairie, et Creatis la signalétique. Quant aux hôtels Westin, ils hébergent gratuitement les artistes. Pour le vernissage, le champagne sera signé Lançon, et le cocktail Concept Restauration. La société informatique Spie a déréglé de bonne grâce l'éclairage de la tour Eiffel selon la volonté de l'artiste Ber-

trand Lavier, et Picto développé les photographies. Le nettoyage est réalisé gratuitement par la société TEP.

Grâce à ce budget, environ 35 % des œuvres ont pu être produites spécialement pour l'exposition, et un catalogue de 200 pages a été édité pour 30 000 euros. Mais cinq projets de concerts ont dû être abandonnés, leur coût estimé - 70 000 euros chacun - dépassant les possibilités financières de l'organisation. Il s'est révélé impossible d'organiser chaque soir des événements, contrairement à ce qui était prévu au départ. Conclusion : si l'exposition connaît le succès escompté, le budget devrait être à l'équilibre, après que certains projets ont été réajustés afin de répondre aux contraintes budgétaires. ■

Emmanuelle Lequeux

Programme

Le projet

« La force de l'art 02 » est une manifestation du ministère de la culture, qui vise à faire découvrir, jusqu'au 1^{er} juin, des artistes français ou vivant en France. Les plus nombreux et les plus jeunes sont réunis sous la verrière du Grand Palais, à Paris ; d'autres, plus confirmés ou de stature internationale, s'invitent dans des lieux prestigieux de la capitale. Une soixantaine de médiateurs sont présents en permanence au Grand Palais afin de guider les visiteurs qui le souhaitent.

La sélection

Quatre personnalités de l'art ont fait la sélection des artistes. Jean-Louis Froment a fondé et dirigé le CAPC-Musée d'art contemporain de Bordeaux, de 1973 à 1996. Jean-Yves Jouannais est écrivain et critique d'art, rédacteur en chef de la revue *Art Press* de 1991 à 1999. Didier Ottinger est directeur adjoint du Musée national d'art moderne au Centre Pompidou. Philippe Rahm est architecte.

36 artistes au Grand Palais

36 artistes sont réunis sous la verrière du Grand Palais sous le terme de « résidents ». Il s'agit de : Boris Achour, Kader Ayia, Véronique Aubouy, Fayçal Bagrhibe, Gilles Barbier, Olivier Bardin, Dominique Blais, Mibel Blazy, Xavier Boussiron et Arnaud Labelle-Rojoux, Alain Bublex, Butz & Fouque, Stéphane Calais, Mircea Cantor, James Coleman, Pascal Convert, Damien Deroubaix, Dewar & Gicquel, Nicolas Fenouillat, Jean-Baptiste Ganne, Fabien Giraud et Raphaël Siboni, Grout/Mazéas, Fabrice Hyber, Le Gentil Garçon, Guillaume Leblon, Frédérique Loutz, Stéphane Magnin, Didier Marcel, Philippe Mayaux, Anita Molinero, Bruno Peinado, Philippe Perrot, Julien Prévieux, Cannelle Tanc et Frédéric Vincent, Fabien Verschaere, Wang Du, Virginie Yassef. Les commissaires ont choisi les œuvres « pour leurs qualités propres, la place qu'elles occupent dans le parcours de l'artiste ou leur pertinence par rapport aux problématiques d'aujourd'hui ». Ces œuvres sont réunies dans une scénographie construite par Philippe Rahm, qu'il intitule « Géologie blanche ».

6 artistes hors les murs

Sous le vocable les « visiteurs », six artistes confirmés ou internationalement reconnus investissent des lieux mythiques de Paris,

réalisant « un rêve qui leur tient à cœur ».

Daniel Buren sera au Grand Palais, du 24 avril au 1^{er} juin. Gérard Collin Thiébaud, au Musée du Louvre, du 24 avril au 1^{er} juin. Bertrand Lavier à la tour Eiffel, du 23 avril au 3 mai. Annette Messenger au Palais de la Découverte, du 24 avril au 1^{er} juin (entrée libre). Orlan au Musée Grévin, du 24 avril au 1^{er} juin. Pierre et Gilles, à l'église Saint-Eustache, du 24 avril au 7 juin (entrée libre).

Spectacles, conférences, performances...

Des « invités » donneront des spectacles, performances, projections de films, conférences, du 26 avril au 29 mai, sous la verrière du Grand Palais. Il s'agit de Goran Vejvoda/Background, IKHÉA@SERVICES, Pascal Convert, Yves Pagès, Laurent Friquet et Marie-Pierre Bréband, EAC Les Roches et Super Jean-François, Jean-François Pauvros, Asami Nishimura, Pierre Moignard, Hop la ! nous vivons (Clédad/Petitpierre), Stéphane Bérard, Bérangère Valour et Joris Rühl, Jean-Paul Thibeau et les Protocoles-Méta, Sonia Chiambretto, Compagnie du Zerep, Nicolas Fenouillat, Agathe Max, Ned, Christophe Fiat, 9 Lyriques, The Psychic Paramount. Programme précis, jours et horaires sur le site www.laforcedelart.fr

Galleries

Les galeries parisiennes, qui représentent les artistes sélectionnés dans cette « Force de l'art 02 », resteront ouvertes le week-end, le samedi 25 et, surtout, le dimanche 26 avril, ce qui permettra au public de découvrir d'autres œuvres de ces créateurs.

Informations pratiques

« La force de l'art 02 ». Du 24 avril au 1^{er} juin. Nef du Grand Palais, Paris-8^e. M^o Franklin-Roosevelt, ou Champs-Élysées-Clemenceau. Entrée principale par l'avenue Winston-Churchill. Horaires : Lundi et mercredi, de 10 heures à 19 heures ; jeudi à dimanche, de 10 heures à 23 heures ; fermé le mardi. Tarifs : 6 € et 4 €. Passe coupe-file permettant un accès illimité à l'exposition : 10 €. Gratuit le 16 mai lors de la Nuit des musées entre 21 heures et minuit. Des départs de visites commentées ont lieu à 10 h 30, 13 heures, 15 heures, 17 heures et 19 heures. Catalogue, textes collectifs, éd. Centre national des arts plastiques et Réunion des musées nationaux, 200p., 20 €. www.laforcedelart.fr